



GÉRARD DE CORTANZE

INDIGO

roman



LIBRETTO

© Gérard de Cortanze

© Pour la présente édition : Libretto/Libella, Paris, 2021.

I.S.B.N. : 978-2-36914-597-4

*« Que savons-nous au juste les uns des autres ?
Chacun de nous porte son propre Jugement
dernier en lui-même. »*

LEO PERUTZ,
Le Maître du Jugement dernier.

*« Il faudrait voir un homme qui saigne et le
montrer dans les foires. Le sang est le plus beau
des théâtres. »*

JEAN GIONO, *Deux cavaliers de l'orage.*

Aux chutes de neige du lever du jour ont succédé de fines poussières blanches qui voltigent dans l'air froid. Un calme absolu règne sur tout, annonciateur du grésil qui ne manquera pas de tomber et blanchira les empreintes laissées par les hommes.

Bien que l'après-midi soit à peine entamé, la ville de Rumilly, sur laquelle veille la tour carrée sans clocher de l'église Saint-Pierre, est plongée dans une obscurité si épaisse qu'on peut penser qu'elle est encore tenue en lisières par la nuit. On ne voit plus rien des ruelles encadrées de vieilles maisons aux arcades en ogive ; ni de la rue principale où se trouvent les cafés et les boutiques ; ni de la gare du chemin de fer établie à l'extrémité de la place d'Armes ; ni des débris des remparts ; ni de l'esplanade du promontoire au pied duquel se marient les eaux du Chéran et de la Népha prises par les glaces. Rumilly, cité industrielle et commerçante, est immobile, et comme en attente d'un événement qui la sortira de sa léthargie.

Cela fait déjà un certain temps que Jean, dit Petit-Cœur, et Pierre, dit Grand-Cœur, le nez collé à la fenêtre d'une bâtisse en pierre sombre, observent un étrange personnage dont

tous les gestes, les déplacements, les attitudes leur semblent sources de mystères.

Enfants tardifs de Joseph Vibert, lequel, après avoir tenu un relais de poste sur la route d'Italie, entre Saint-Jean-de-Maurienne et Modane, s'était lancé avec succès dans la culture de la betterave quand Napoléon avait interdit l'importation du sucre des deux Indes, ils excitent tous deux l'intérêt le plus puissant. Parce qu'ils sont jumeaux, et dotés d'une ressemblance si parfaite que même Joseph prend parfois l'un pour l'autre. Mais aussi parce que les deux garçons crient haut et fort qu'ils ne toucheront jamais à l'argent amassé par leur vieux père et préféreront, en « vrais Savoyards », monter à l'assaut des cheminées parisiennes ou faire danser des marmottes au son d'un orgue de Barbarie. Si beaucoup attribuent à la mort prématurée de leur mère nombre de leurs extravagances, allant même jusqu'à en excuser certaines, et cela d'autant plus qu'ils apparaissent comme de bons garçons n'engendrant aucune mélancolie, il est un point sur lequel chacun s'accorde : leur résistance à toute forme d'autorité finira par les conduire à la catastrophe.

Bien que le betteravier les ait fréquemment mis en garde contre les dangers de l'hiver et leur ait à plusieurs reprises vigoureusement interdit de traverser la ville et de pénétrer dans l'enceinte de ce que tout le monde appelle ici le « Château », ils ont décidé, pour fêter le jour anniversaire de leurs dix ans, d'enfreindre l'interdiction paternelle et d'essayer d'apercevoir le maître des lieux et son canari bleu enfermé dans une cage d'or. Ainsi, après être passés devant la halle aux blés, la caserne, puis la manufacture de tabac, ils ont longé le ruisseau gelé où s'étagent moulins et battoirs, ont emprunté le petit pont de bois, se sont engagés dans le chemin couvert et sont arrivés devant une muraille où s'ouvre une porte en ogive défendue par une galerie à mâchicoulis. Le

Château, immense édifice en ruine, n'est fermé par aucune grille, comme si la peur qu'il peut inspirer constituait aux yeux de son propriétaire la meilleure des défenses.

Après être entrés dans une grande cour, avoir doublé une habitation de fermier ouverte à tous les vents et inoccupée, ils ont traversé une terrasse donnant sur un second rempart dentelé de créneaux, percé de meurtrières et d'embrasures, sont passés sous un réduit fortifié par une double porte et ont pénétré dans une seconde cour. Enfin, une rampe courte, mais rapide et glissante, les a conduits au pied d'un manoir dont le style architectural manque, et c'est un euphémisme que de le constater, d'homogénéité. Comme si un architecte fou en avait établi les plans, un enchevêtrement de tourelles et de bâtiments de hauteurs différentes, reliés les uns aux autres par de longues ouvertures fendues d'étroites fenêtres, s'agglutine autour d'un donjon en partie effondré et couronné d'une ligne de mâchicoulis. Un embrouillamini de petits escaliers tortueux, irréguliers, surbaissés mène à des portes ouvertes sur de vastes salles ayant conservé le caractère distinctif de l'époque où elles ont été décorées – Moyen Âge, Renaissance, Pompadour, rococo, etc. Aux murs et aux plafonds sont appendus des trophées de guerre et de chasse, des armures de combat et de tournoi – et, surtout, de larges bannières, drapeaux, étendards, fanions, oriflammes, guidons, colorés de toutes les variétés de bleu. À gauche de l'immense pâté architectural, au premier étage, dans ce qui a dû être une chapelle ou un oratoire et auquel on accède par un escalier, un rai lumineux attire les regards des deux enfants qui poussent doucement la fenêtre, le cœur battant. À travers le vitrail coloré d'une étroite fenêtre ogivale apparaît une pièce éclairée par des dizaines de chandeliers. Tous les murs, de haut en bas, sont couverts de tablettes de chêne sur lesquelles repose une armée innombrable de livres, en ordre

de combat, in-douze, in-octavo, in-quarto, in-folio, vêtus de veau, de basane, de parchemin, de peau de truie, de poils de zèbre, de pelage de tigre. C'est la bibliothèque.

Au centre de la pièce, l'homme étrange qu'ils sont venus voir – dont le simple fait de prononcer le nom peut remplir d'une intense frayeur celui qui s'y risque – est là, penché sur une table, une plume de corbeau à la main, écrivant dans un grand livre dont il tourne précautionneusement les pages ce qui ne peut être qu'une formule magique.

– C'est le diable, réussit à articuler Grand-Cœur, accoudé contre le barreau de fer tordu fiché dans le rebord de la fenêtre.

– Mais non, imbécile, c'est un Piémontais, c'est déjà suffisant, réplique Petit-Cœur. Quand la Savoie sera libre, il ira vendre ses truffes blanches ailleurs.

– Je te dis que c'est le diable!

– Et sa jument le cheval de Sallenôve, sans doute?

– Parfaitement!

– Le canasson va apparaître d'un moment à l'autre, «le mors chargé d'écume rouge, secouant à grand bruit son caparaçon d'acier, et l'eau ruisselant à flots de son épaisse crinière», comme dans tes livres de contes!

– Et pourquoi pas? Puis «il poussera trois hennissements lugubres et stridents pareils à la voix du clairon d'alarme»...

– Et ses sabots résonneront dans les salles sonores du Château! Calme-toi, Grand-Cœur. Nous ne risquons rien tant que nous sommes ensemble.

L'homme, de haute stature – sa démarche, virile et souple, pousse certains à affirmer qu'elle fait penser à la mer –, a

plutôt l'air d'un chevalier ou d'un roi du Moyen Âge que d'un homme de son époque. Franc, ouvert, tout d'une pièce, libéral et tolérant, plein de bon sens, très fidèle à sa parole, il est dans le même temps sauvage, brusque, bizarre, passionné d'aventures et de périls. Pourvu de manières stupéfiantes qui en effarouchent plus d'un, il lâche parfois la bride à une verve égrillarde et à des instincts de paillardise qu'aucune digue ne peut alors retenir. Avec son gros visage jamais au repos, ses yeux bleus brillant d'une fièvre un peu hagarde, sa crinière blonde, ses épaules trapues, sa corpulence, son aspect farouche de sanglier, ceux à qui la science de l'Histoire n'est pas étrangère voient en lui un digne descendant des envahisseurs germaniques, le comparant à un duc des Lombards ou à un chef des Hérules, à un Hildebrand, un Odoacre, un Odon. Bourru en paroles, débraillé dans sa mise, il ne déteste rien tant que les salons, où d'ailleurs il scandalise tout le monde par la crudité de ses propos. N'aimant en cuisine que les plats grossiers, les ragoûts populaires, qui s'annoncent de loin par un chaud fumet d'oignon et d'ail, il est capable, lors d'un dîner de gala, de rester muet comme une carpe et de se contenter de dévisager les convives sans leur dissimuler son ennui grognon et sa hâte d'en finir. Mais tous s'accordent sur un point. Bien que cet homme mystérieux reconnaisse détester le labeur administratif, les rapports, les dépêches, les budgets, la paperasserie, il est, comme on dit, un véritable bourreau de travail ; éte comme hiver, de cinq heures du matin à onze heures du soir, il ne cesse de lire, d'écrire, d'étudier, de conférer. Derrière son inélégance affichée et sa rudesse se cache en réalité une pensée des plus fines. Aussi, celui qui s'arrêterait à cette enveloppe extérieure repoussante serait certain d'être broyé sans ménagement par une machine d'une subtilité démoniaque. Jean Antoine

Giobert, pour ne pas le nommer, est en réalité un homme plein de malice et d'astuce qui peut à tout moment recourir à quelque expédient, quelque subterfuge ou, comme le dit son ami le poète italien d'Azeglio, à « quelque jeu de gobelet au fond de son sac ». Son cerveau est un arsenal de vastes combinaisons qui en étonne plus d'un par la justesse de ses observations, l'aisance de sa parole, l'ampleur et la variété de ses aperçus, la finesse de ses sourires, de ses réticences et de ses allusions. D'humeur un peu sombre, il est dans le bel âge et d'une salubrité attirante, et semble encore bien loin de la vieillesse qui enlève à l'homme la force de cacher son désespoir. Quant à sa métaphysique, elle n'est pas celle des Académies ni des Sociétés savantes, dont il fait cependant partie, mais de celles dont on est bien obligé de tenir compte lorsqu'il s'agit de mettre en balance l'irréremédiable solitude et la cruauté du monde.

Mais Grand-Cœur et Petit-Cœur ne peuvent comprendre toutes ces subtilités. Tout comme ils ne savent pas que le terrible habitant du Château n'est pas en train d'écrire un livre de sorcellerie, mais un *Traité de l'indigo* adressé à un destinataire inconnu, et dont l'avertissement commence ainsi : « Ce n'est qu'avec une grande répugnance que je te présente cet ouvrage, sur un sujet qui excite l'attention de toute l'Europe. Il est le livre d'une vie. Je t'y livre le fruit de presque un demi-siècle de recherches. Étranger à la langue dans laquelle j'ai été contraint de l'écrire, j'aurais désiré qu'avant de te le livrer il eût été traduit en français par un écrivain habile, connaissant la matière et les ressources de la langue, mais le contenu même de cet ouvrage devant rester absolument secret, pour des raisons que tu... »

- Regarde, dans la cage d'or, le canari bleu, dit Petit-Cœur.
- Oui...
- C'était donc vrai !

– Justement! Il y a de la magie là-dessous! Tu as déjà vu un canari bleu, toi?

– Et alors, pourquoi pas?

– Tu es fou, mon frère. C'est le diable, ce bonhomme, je te dis. Père a raison. Allez, partons.

– Mais non, quel trouillard!

– Regarde, il s'est arrêté d'écrire. Il nous a entendus, il va finir par se lever et nous attraper... Le canari aussi est immobile comme marbre. C'est peut-être lui qui a prévenu l'homme de notre présence..., dit Grand-Cœur, tout en essayant vainement de rattraper le bonnet de laine de son frère qui tombe sur le sol de la bibliothèque.

– Mon bonnet! Si je ne le rapporte pas à la maison, père me frappera!

Venue d'Italie, la famille de Jean Antoine Giobert, dont le nom francisé afin de faciliter une hypothétique intégration était en réalité Giovanni Antonio Di Gioberti, est originaire du Roero, une région du Piémont située entre le Monferrato et les Langhe. Au grand-père, né à Turin, lequel, après une carrière de professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de cette ville, a été avec Newton celui qui avança le plus l'explication du système du monde, a succédé un fils – Antonio Di Gioberti, père de Giovanni Antonio – qui a choisi de rattacher étroitement sa destinée à l'économie française. Éleveur de mérinos espagnols, propriétaire d'une manufacture de draps, il s'est rapidement enrichi grâce à une combinaison d'activités industrielles et terriennes. C'est à lui qu'on doit l'installation de la famille à Rumilly. Contre toute attente, les hauts sommets couronnés de glace, les forêts épaisses, les hivers rigoureux et longs ne l'ont jamais rebuté, ni les terres au faible rendement qui ne donnaient guère alors que des raves et des pommes de terre.

C'est là qu'il a passé toute sa vie, herborisant, quand il en avait le loisir, au milieu des merisiers, des aulnes et des charmes, des planes et des aroles, n'hésitant pas, certains jours d'été, à arpenter les vastes pâturages et les lanches étroites qui s'étendent jusqu'au pied des rochers et des

glaciers. Jamais totalement accepté, pour des raisons qu'il est inutile de préciser – il suffit de dire qu'il n'était pas d'ici et qu'il est venu se fixer dans un village qui n'était pas celui de sa naissance –, Antonio Di Gioberti aima à ce point cette région qu'il avait faite sienne qu'il aida à son développement, accentuant, dans les plaines d'Albens et de Rumilly, la culture du blé et du maïs, du tabac, des plantes fourragères, allant même jusqu'à les couvrir méthodiquement de vignobles.

Alors qu'il projetait d'assécher d'anciens étangs creusés par les moines chartreux afin d'y cultiver du chanvre, la Révolution française éclata. Ce que Di Gioberti avait mis toute une vie à construire s'écroula en quelques mois. Profitant de la mise aux enchères des biens royaux et des biens de l'Église, nombre d'administrateurs, de législateurs, de fournisseurs de l'armée, de robins, de fonctionnaires, de notaires, de bourgeois de toutes catégories, portés à dériver à leur profit les richesses de la nation, s'emparèrent de tout ce qui était à vendre du vaste patrimoine des familles d'émigrés, de la moindre parcelle de champ ou de vigne en passant par l'outillage et le bétail. Rapidement, les scrupules concernant les émigrés savoyards restés au service du roi sarde, ou les Piémontais vivant en Savoie, dont on s'était un temps demandé s'ils étaient assimilables aux émigrés français, furent oubliés : la Révolution devait tout balayer sur son passage. Di Gioberti était deux fois traître à la nouvelle nation : aristocrate et italien, on lui fit comprendre qu'il n'avait rien à faire dans ce pays qu'il croyait être le sien.

Né en janvier 1794, en plein cœur de la tourmente, on se répète dans la région que Giovanni Antonio ne peut se souvenir d'aucun fait précis quant à cette période sombre, mais que les récits qu'on lui en a fait ont dû lui donner à jamais une certaine vision de l'existence. À commencer par celui que les prêtres réfractaires qui l'avaient sauvé du massacre,

ces «funestes apôtres du fanatisme» comme les appelaient les autorités révolutionnaires, lui firent de la mort de ses parents. Si sa fuite dans les montagnes du Chablais et la traque qui s'était ensuivie l'avaient fabriqué, l'avait tout autant construit cette guerre fratricide où l'on fusillait sans jugement, où l'on emprisonnait à tort, où les opposants politiques étaient implacablement éliminés, où étaient englobés dans une même suspicion ceux qui n'avaient rien fait contre la liberté et ceux qui n'avaient rien fait pour elle. Dans le sillage des troupes françaises commandées par Dumas, qui combattaient sauvagement l'armée régulière de Savoie repliée sur les cols, régnait la terreur : arrestations, confiscations, déportations étaient pain quotidien. Ses parents payèrent de leur vie leur appartenance à l'aristocratie italienne. Rattrapés sur le plateau de la Semine – cette petite contrée circonscrite entre le Rhône, les Usses, le mont Wuache et le ruisseau de Fornant – par un groupe d'hommes, de femmes et de soldats ivres qui mirent le feu à la voiture dans laquelle ils fuyaient, le marquis et son épouse furent égorgés sur place alors que les plus excités les traitaient de «séides du tyran sarde». Personne ne sut vraiment comment le bébé du couple, alors âgé de quelques mois à peine, échappa à ce massacre auquel l'Histoire a donné le nom de «Boucherie du 15 ventôse an II».

Aujourd'hui encore, soixante-cinq ans après les faits, Jean Giobert est réveillé chaque nuit par le même cauchemar. Il voit ses parents, la gorge ouverte, jetés sur un tas de cadavres, achevés à coups de pique, dépouillés de leurs vêtements avant d'être exposés, nus, aux insultes de la populace. Mutilés, on charge un canon avec leurs jambes et on promène leur tête au bout d'une pique.

Derrière les hautes murailles du Château, lieu si étrange qu'il n'est pas consigné dans les cadastres habituels, Giobert vit sa vie singulière. S'il a choisi ce vaste domaine, c'est

parce que le sol de cette vallée du Genevois est favorable à la culture de l'*Isatis tinctoria*, fleur des botanistes et des teinturiers. Le terrain bien gras, bon, fort compact, point ombragé, bien exposé au midi, convient parfaitement à la culture de l'isatis, et cela d'autant plus que ces terres jadis employées à la culture du maïs, qui nécessite des labours multipliés et des sarclages, se trouvent par là même moins infestées de mauvaises herbes. Originaire des environs de Turin, l'isatis semé à Rumilly donne, en feuilles, un produit triple de celui que donne une égale étendue de terrain dans le Piémont, où l'on croit le terrain exclusif. Sa couleur est ici d'un bleu vif des plus éclatants, et nulle part égalé.

Pour les habitants de Rumilly, le domaine du Château est une demeure close, comme l'Éden de la première famille. Mais un Éden malheureux : celui de la famille pécheresse et bannie. Tout en lui rappelle les désastres passés et la menace de désastres à venir. Giobert et son Château font peur aux riches, propriétaires des forges de Cran, des fabriques de gaze de Chambéry, des clouteries et des ferblanteries des Bauges, des filatures de coton d'Annecy ; comme aux pauvres, paysans, artisans, toute nouvelle classe sociale dite des « prolétaires », sous-alimentée, mal vêtue, mal logée, mal payée, ployant sous des horaires accablants, de jour comme de nuit, hommes, femmes, et jusqu'aux enfants dont certains ont à peine sept ans. Giobert fait peur. Giobert est un ogre. Giobert réveille toutes les angoisses, toutes les hantises, ce qui n'empêche cependant ni Grand-Cœur ni Petit-Cœur de l'observer du haut de leur perchoir.

– Je ne le vois plus.

– Il s'est volatilisé, renchérit Grand-Cœur.

Comme leurs parents, les deux enfants semblent moins

craindre les armes des soldats et les crocs des bêtes féroces que cette façon de vivre qui ne correspond pas à l'idée que toute personne honnête se fait de l'existence. Giobert est une énigme. Le betteravier a raison : « Cet homme détruit tout ce que nous sommes, plus sûrement que la plus violente des révolutions. »

– Partons, Petit-Cœur, je t'en prie.

– Non. Je suis trop bien ici. J'ai peur. Mais j'aime ma peur, ajoute Petit-Cœur, tout en s'emparant de deux balles, très jolies, de beau drap, partagées en quatre nuances de bleu, bien cousues et merveilleusement rebondissantes, qui traînent sur le rebord de la fenêtre.

– Tu es fou, laisse ça !

– Non !

– Alors je m'en vais, dit Grand-Cœur.

– Va-t'en, espèce de poltron, moi je reste.

Tout en regardant son frère s'éloigner, Petit-Cœur serre contre lui les deux balles bleues, magnifiques. Il n'en a jamais vu de pareilles. Maintenant, il les touche, il les caresse. Il est dans le cœur des deux balles, à l'intérieur du bleu. Et tandis qu'il est perdu dans la couleur, comme dans une mer profonde, il sent une main lui attraper fermement le bras, une main d'acier. L'homme qu'il est venu voir est là, tout contre lui. Il peut même sentir sa respiration. Entendre le chuintement léger qui sort de sa gorge. Il a devant lui Giobert l'indigotier, celui qui connaît tout des arcanes du pastel, du *guado* italien, de la *guesde* nordique, de la *nila* pyrénéenne, du *bleu de Perse* oriental, de la *vouède*, de l'*herbe de saint Philippe*, du *pastello*, et qui parcourt jour et nuit les collines de son domaine couvertes d'arbustes aux nuances violettes. Au village, certains prétendent que sa mère a copulé avec le diable, d'autres qu'il porte les stigmates d'un châtement divin. Seul le pharmacien assure que les réponses à toutes

ces questions sont dans la science médicale ; mais, comme d'habitude, il n'en apporte aucune.

Petit-Cœur ne sait qu'une chose, ne voit qu'une chose : Giobert est là, devant lui, confirmant cette rumeur arrivée jusqu'à ses oreilles et qu'il ne voulait croire, et qu'il est venu vérifier en cet après-midi de janvier 1859 : l'homme a le visage entièrement bleu ! On dit Giobert marqué par la couleur, affligé d'une tache de vin, pigmenté de rouge violacé, le corps parsemé de traces de suc noir bleuté, marbré, teinté d'un voile myrtille. Rien de tout cela n'est vrai. La vérité est plus extraordinaire encore : Giobert a le visage entièrement bleu. Bleu, couleur de vilain, couleur de mécréant. Et Grand-Cœur n'est pas là pour voir le prodige aux côtés de son frère, désormais seul face à l'homme bleu qui s'empare de lui, le soulève de terre, l'emporte.

Avant de disparaître, comme aspiré, l'enfant a le temps d'observer les monts entassés couverts de neige qui se perdent dans les profondeurs du ciel, devenu presque violet, et de penser, avec horreur et soulagement, que ce qui a été ne peut plus être. Puis le silence se fait. La neige recouvre le bruit du rapt. Le blanc recouvre le bleu.

À gauche de l'Hôtel-Dieu, une fois dépassée la manufacture de tabac, se trouvent une auberge et un cabaret. Dans la première se réunissent les notables qui lisent et commentent la presse venue de France, de Suisse ou d'Italie ; la langue y est châtiée, les boissons tièdes, la nourriture choisie, l'atmosphère compassée. Dans le second, postillons et voyageurs diffusent leurs nouvelles, des marchands y concluent des transactions, l'ivresse et la débauche y ont parfois droit de cité ; la découverte de l'actualité, le jeu de la discussion, la circulation des idées expliquent qu'une surveillance pointilleuse y est observée tant par les agents du gouvernement sarde que par les carabiniers et les syndics. Si l'on admet que le monde peut se diviser en deux classes, pourvues chacune d'une mentalité parfaitement tranchée et limitée – dans l'une on retrouve ceux qui vont au cabaret et dans l'autre ceux qui n'y mettent jamais les pieds –, on comprendra pourquoi Giobert préfère les alcools forts du cabaret aux tisanes de l'auberge.

Si le Grand Café est le lieu de rendez-vous des conservateurs et des officiers, le Café des Ténèbres celui des libéraux modérés, le Café des Alpes, situé à gauche de l'Hôtel-Dieu, est une sorte de quartier général des libéraux actifs. On peut parfois y entendre entonner *La Savoisienne*, et y sentir vibrer les « émotions » qui agitent à présent la Savoie. Les consommateurs

fréquentant ce café, qui fut longtemps celui du *Risorgimento*, sont en majorité favorables au rattachement de la Savoie à la France. Ce qui est loin d'être la position de Giobert. Mais qu'importe, l'idée de fréquenter des dénonciateurs qui mettront dans leur poche un tiers du produit de leur délation, et la certitude qu'il peut y venir passer une heure ou deux quand il fait une bise noire et qu'il s'ennuie chez lui, le ravissent. De plus, au fil du temps, a-t-il fini par y rencontrer, sinon des amis, du moins des personnes qui acceptent d'échanger quelques propos avec lui, qui ne le craignent pas, que son visage bleu ne rebute pas ; surtout, par y retrouver régulièrement ses associés – ceux avec qui il commercialise l'indigo.

Là, dans la petite pièce en mezzanine, sous prétexte de boire entre compères un verre de perlan ou de roussette, tout en jouant à un jeu de hasard où l'on peut gagner et perdre quelques bonnes centaines de lires, il vient prendre le poulx du monde qui est le sien. Il y retrouve Alphonse Bonnardel, marchand de draps et de tissus, dit « l'Américain » parce que, après avoir visité les cinq continents, l'homme est revenu au pays natal – âgé, protecteur, membre du sénat de Savoie, on l'appelle plus volontiers Chevalier Blanc ; toujours en habit de couleur claire, croisé, avec un collet de velours beige, des boutons et passementeries d'argent, il porte un chapeau de feutre orné de plumes d'oie et une culotte de nankin avec de grandes bottes. Antoine Sollier, fils d'un prêtre réfractaire déporté à Oléron, fabricant d'une très bonne eau-de-vie tirée de fameuses petites cerises sombres, mais surtout propriétaire d'une filature de coton et d'une fabrique d'indiennes – on le surnomme Chevalier Noir, parce que son identité est peu claire et qu'on ne sait s'il est bon ou mauvais ; il ne se départ jamais de son aspect de gentilhomme campagnard qui fait peu de courbettes et tend une main toujours ferme. Anthelme Massiottaz, maître teinturier entré un temps au

service du sultan Hyder Ali, jeune, insolent, audacieux, appelé amicalement Chevalier Vert ; il est ce qu'on appelle un bel homme, c'est-à-dire non pas de ceux qui plaisent aux filles, mais de ceux auxquels pensent les femmes. Monsieur Sue, enfin, policier de son état, auteur d'un ouvrage de vulgarisation sur l'indigo ; personnage de l'Autre-Monde, toujours habillé de pourpre, il est plus connu sous le nom de Chevalier Rouge ; une balle lui ayant bizarrement contourné la tête lors d'une rixe avec des bandits – entrée par la tempe droite, elle est sortie par la tempe gauche –, deux larges mouches de taffetas en cachent les cicatrices. Mais la liste des habitués du Café des Alpes est longue et mouvante : fils de montagnards des Bauges ou de paysans des larges vallées de Chambéry, blonds Chablaisiens, frères du Tarin à la peau basanée, mariniers aux épaules carrées, habitants des plaines, plus lents que lourds. Sans oublier Joséphine Bocquet, venue de Haute-Tarentaise, qui a préféré la salle enfumée du café à la quenouille et au pétrin, et plus encore à l'émigration dans on ne sait quelle lointaine Algérie ou République argentine. Si ravissante, si fraîche, riche d'un bel embonpoint, dans ses habits d'une élégance rustique : corsage de drap bleu dessinant les contours de sa gorge opulente, jupe de serge brune flottant sur des hanches rebondies, cotillon liséré de couleurs vives, et assez court lui-même pour laisser voir un mollet enfermé dans un joli bas, puis un pied chaussé d'un bon soulier lacé comme une bottine – la belle Joséphine, qui ne laisse aucun homme indifférent, le sait et en profite parfois... Enceinte, elle semble plus épanouie que jamais.

En cette fin d'après-midi qui a vu le jour définitivement décliner et la neige retomber à gros flocons, le Café des Alpes, observé de l'extérieur, apparaît comme un havre de paix et

de bien-être. Giobert, après quelques secondes d'hésitation, décide d'y pénétrer. Il racle ses bottes au racloir, fait tomber de sa veste de buffle la neige qui en couvre les épaules, enfonce sa casquette de loutre dans sa poche et entre en courbant un peu l'échine. Les vitriers, les menuisiers, les peintres en bâtiment, les charcutiers, les petits caporaux de la Brigade de Savoie plongent le nez dans leur soupe qu'ils ingurgitent à pleines lampées sonores. Dans l'âtre brûle un feu qui crépite. Personne ne fait attention à Giobert, excepté les amis rassemblés autour de la table de bois de bateau disposée au centre de la mezzanine. Sur le plateau recouvert de nappes de toile écrue : des assiettes en faïence brune, des couteaux en forme d'eustache, des verres communs et ternes, un pain rond, du sel et du poivre dans trois coupes ébréchées, une bouteille de vin rouge placée devant chaque assiette.

– Ils ont commencé sans vous, dit Joséphine, qui est en train d'apporter dans un énorme saladier un civet de lapin qui embaume le lard et les oignons, et vient rejoindre le carré de veau, la barbe de capucin flanquée de betteraves, le morceau de reblochon et les bols de mendiants.

Tout en montant les marches qui le mènent à la tablée et en observant ce rassemblement hétéroclite, Giobert ne peut s'empêcher d'avoir cette pensée : « La vue est bien le mouvement premier de la connaissance. Tout regard se transforme en une observation, toute observation en une réflexion, toute réflexion en une appréhension et, ainsi, nous pouvons dire qu'à chaque regard attentif nous théorisons déjà le monde. Voir est donc un art, comme lire ou écrire. »

– Ça fait une heure qu'on vous attend, maître Giobert, lance Sang-Dragon, homme à tout faire de la petite faction, éleveur de chiens féroces à ses heures, avant d'avalier une groseille cul sec, de pousser une bouffée de fumée, de poser ses coudes sur un coin de la table, d'appuyer sa tête sur ses

mains, et de redire, gravement : « Ça fait une heure, mais que faisiez-vous donc ? »

Comme d'habitude, l'homme est affublé de son déguisement ordinaire : blouse étriquée, chevelure rousse longue et désordonnée, chapeau d'écorce défoncé, cravate roulée en corde ; boiteux, il fredonne par moments, entre ses dents, le *Dies irae*, ce qui semble particulièrement le réjouir.

Giobert ne répond pas, car il ne répond jamais aux questions qu'on lui pose et encore moins aux interpellations de Sang-Dragon, homme tout fermé du dedans, aussi colérique que roux de cheveux, qu'on emmène régulièrement à l'hospice, ficelé et écumant sur la paille d'une charrette, afin qu'il soit provisoirement interné à l'asile départemental, alors que tous, à commencer par le docteur qui l'accueille, pensent que ce provisoire devrait être définitif, à l'exception de Chevalier Rouge qui lui signe toujours des pièces officielles lui permettant de recouvrer sa liberté.

Tandis que Giobert s'assied, à sa place habituelle, en bout de table, entre Chevalier Blanc à sa gauche et Chevalier Rouge à sa droite, Sang-Dragon lui faisant face, entouré de Chevalier Vert et de Chevalier Noir, ces deux derniers ont engagé une conversation animée sur le français parlé en Savoie :

– À mesure qu'un mot français est adopté, le vocable patois, refoulé et abaissé, devient vulgaire et trivial, remarque Chevalier Vert.

– Les Savoyards restent fidèles aux usages d'autrefois, aux traditions antiques. Ils maintiennent avec un soin pieux les mots vieillis transmis par leurs ancêtres, soutient Chevalier Noir.

– Dans moins d'une génération, plus personne ne saura ce qu'*ambrune*, *basanier*, *dérocher* ou *rebiollon* voulaient dire.

Aucun chroniqueur, aucun troubadour, aucun chancelier, aucun notaire ne rédige sa littérature en savoyard...

– Je ne suis pas du tout de ton avis, Chevalier Vert, poursuit Chevalier Noir.

– Ce dont on peut être certain, en revanche, c'est que les Savoyards ne parleront jamais le piémontais, dit Chevalier Rouge.

– Bravo, la langue italienne ne concerne pas les Savoyards, n'est-ce pas, maître Giobert? glapit Sang-Dragon, qui en profite pour lancer à l'indigotier un regard torve.

– Tu es très en retard, glisse Chevalier Blanc à l'oreille de Giobert tout en lui versant à boire. Ce maudit bleu va finir par te rendre fou, ajoute-t-il. Que t'est-il encore arrivé? Tout va bien, tu es sûr?

– Ne t'inquiète pas, répond Giobert en posant sa main amicalement sur l'avant-bras de son voisin.

– Allez, je te connais. Tu as ta tête des mauvais jours. Tu as des soucis d'argent?

– Tout va bien, je te dis.

– Il paraît que tu veux vendre ton indigoterie de Montmélian à Blausein. Il est venu chez toi, ce naufrageur?

– Jamais de la vie, répond Giobert à voix basse, plutôt mourir. Il représente tout ce que je déteste, ce spéculateur, ce parvenu, ce sale bourgeois!

– Tu resteras toujours un aristocrate dans l'âme, mon ami.

– Dans l'âme, dans le cœur, dans la chair. Je hais ce monde de l'argent, des profits, des combines, des placements, des banques, de la spéculation!

– Si tu ne prends pas le train en marche, tu seras broyé.

– C'est déjà fait!

– Excuse-moi d'insister, mon ami, tu as l'air bouleversé. Si ce n'est pas Blausein que tu as vu, c'est un revenant, ma parole. Tu as vu un revenant?

Giobert, qui connaît l'intérêt immodéré que Chevalier Blanc porte à l'Au-delà et aux fantômes, sourit en plongeant sa cuillère dans la sauce épaisse du civet de lièvre :

– Laisse-moi manger, veux-tu, j'ai faim. Le froid noir qui règne dehors a entravé en moi toute velléité de réflexion philosophique...

– Ça ne m'étonne pas de toi, dit Chevalier Blanc en souriant.

– ...mais a laissé mon appétit intact ! poursuit Giobert.

Le brouhaha est tel que personne n'a entendu le court échange entre les deux hommes. S'il est vrai qu'au fil des années Giobert a acheté, un peu partout, des terres et des immeubles qui ont fini par constituer un domaine territorial digne des grands féodaux, et dont les meilleurs éléments étaient une forêt de mille arpents, productrice de bois propre à la marine, plusieurs fermes autour de Lescheraines, dix grandes maisons à Rumilly, rue du Mont-Blanc, sans compter les participations financières dans les entreprises de ses amis, cette fortune a depuis quelques années fondu comme neige au soleil. Giobert est pour l'heure le seul à connaître l'ampleur du désastre, mais il faudra bien qu'il se décide un jour à révéler la teneur exacte de sa déroute à ses amis. En réalité, tout son argent est passé dans ses recherches autour de l'indigo : voyages, achats d'instruments de précision, machineries coûteuses, sans parler des montages financiers hasardeux, des investissements malheureux, des miroirs aux alouettes. Giobert n'a en vérité qu'une seule préoccupation : l'indigo. C'est lui qui le fait vivre, c'est lui qui le fera mourir, seul et ruiné...

– Alors, maître Giobert, que deviennent vos recherches sur le bleu ? demande Chevalier Rouge. Vais-je pouvoir ajouter de nouveaux chapitres à mon livre ?

– J'avance, je recule, j'avance de nouveau, je recule encore.

Actuellement, je cherche à prouver que le pastel des feuilles mûres de l'isatis est moins riche en indigo, mais de meilleure qualité que celui des pousses plus jeunes.

– J'ai lu dans *Le Courrier des Alpes* que des indigotiers d'Amsterdam affirment que les feuilles les plus tendres donnent une matière colorante de qualité supérieure, fait remarquer Chevalier Rouge.

– Tout le contraire de ce que vous venez de nous raconter, en somme, dit Chevalier Noir.

– Parfois, on peut soutenir tout et son contraire. Les Amstello-damois obtiennent trois onces d'indigo par hectare, j'en suis à six, pour quatre récoltes par an... Récemment, j'ai trouvé un bleu plus fin que le plus fin indigo du Bengale après que le jus de feuilles fut passé du vert au bleuâtre, puis au jaune, avant de devenir ce bleu éclatant.

«Avant, on recommandait de récolter la plante à la main ; aujourd'hui, on préfère les instruments en fer et tranchants, faucilles, serpes, et, pour les plus grandes feuilles, des ciseaux, poursuit Giobert.

– Il suffit parfois d'un frisson de bise pour que la feuille du hêtre..., commence Chevalier Blanc avant d'être interrompu par Sang-Dragon qui fanfaronne, la bouche pleine de pain et de fromage.

– Ne peut-on parler d'autre chose que de l'indigo ? Quelle tristesse. Rien d'autre ne vous intéresse donc dans la vie, Giobert, que cette foutue couleur ?

Certes, Sang-Dragon est hypocrite et violent, coléreux, félon, se rend souvent ridicule à force de jactance, mais c'est le seul à oser s'opposer réellement à Giobert, comme s'il sentait que quelque chose dans ce combat permanent lui était nécessaire. Sang-Dragon n'a pas tort. Le bleu est devenu l'obsession de Giobert, sa passion exclusive qu'il entretient comme un être vivant, qu'il nourrit de sa vie

en enfant soumis. Un bleu cannibale, un bleu prédateur. Sang-Dragon est persuadé que le fou c'est Giobert et non lui, l'éleveur de chiens. L'intervention de Sang-Dragon a installé du malaise. Depuis tout ce temps que ces hommes s'échangent leur tabac à pipe, font des parties de tressette ensemble, pompent à l'unisson la sauce de leur bœuf en daube avec de la mie de pain noire, aucun ne connaît vraiment ce sixième convive à visage bleu. Que sait-on réellement du système secret de son monde, de l'appel au mauvais sort que produiront peut-être un jour ces discussions sans fin autour de la sorcellerie bleue? N'a-t-on pas vu des louves dans les forêts entourant Rumilly, lesquelles, distraites d'une proie par l'ébat d'une autre, s'en détournent pour courir au nouveau venu? Et si Giobert était un être néfaste, un ange bleu, un être du malheur? Ce défaut de nature, ce bleu qui lui couvre tout le corps – et d'ailleurs personne ne sait s'il est bleu des pieds à la tête ou si seule la tête est de ce bleu intense – est bien la marque d'une présence démoniaque. Est-il normal que cet homme, si impliqué dans l'histoire économique de sa région – beaucoup de paysans et d'artisans travaillent sur ses terres –, se sente si peu concerné par les tourments de l'histoire savoyarde? La Savoie, qui, pour certains, a toujours été de langue et de culture françaises, et n'a jamais vraiment été tournée vers le Piémont, risque bientôt de quitter définitivement les États sardes. Les tenants du rattachement à la Suisse étant aussi minoritaires que les défenseurs de l'indépendance savoyarde, l'annexion de la Savoie à la France – et par la même occasion de Nice – est plus que probable. Sur la mezzanine, les esprits commencent à s'échauffer :

– Ce n'est pas pour rien que le gouvernement sarde travaille avec une activité fébrile à l'achèvement de la ligne ferrée d'Aix à Culoz, dit Chevalier Rouge. La France va venir

aider l'Italie à conquérir son indépendance, elle va envoyer des troupes, tout ça sent la guerre !

– Les sympathies de Napoléon III pour le Piémont et l'unité italienne datent de loin, c'est un ancien carbonaro, après tout, renchérit Chevalier Noir.

– Et n'oubliez pas le mariage du prince Napoléon et de la princesse Clotilde, le 30 janvier prochain à Turin ! C'est l'amour au service des armes ! susurre Chevalier Blanc.

Comme toujours, dans ce genre de circonstances, Giobert reste muet. Quand on commence à parler de la marche du monde, on n'a jamais fini d'en parler, alors mieux vaut ne pas commencer, pense-t-il, lui qui sait que la seule vérité dans ce monde c'est sans doute la mort et que l'homme crève d'être sans légende, sans mystère – sans grandeur, en somme. Joséphine, qui vient passer un torchon humide sur la table de bois et la débarrasser des restes du repas qui s'achève, lance à Giobert qu'il faudrait qu'il se distraie davantage, qu'il semble bien préoccupé et bien silencieux, et bien triste.

– Pas plus que d'habitude, rétorque Chevalier Rouge, on dirait que tu ne le connais pas !

Joséphine, qui répond par un large sourire d'approbation, ne dit rien, mais reconnaît en elle-même que personne au fond, à commencer par elle, ne connaît Giobert. Certains vont même jusqu'à affirmer qu'il pratique l'art obscur, que cette vie en retrait du monde n'est pas une vie de bon chrétien, que si l'on recherche autant la solitude, c'est qu'on s'adonne à d'étranges préparations, voire à des pratiques amoureuses coupables, sodomie, zoophilie, viol, et cela d'autant plus qu'on ne connaît à Giobert aucune femme, même si d'aucuns racontent qu'il a des enfants cachés, et qu'ils ont vu, à plusieurs reprises, une jolie demoiselle se glisser chez lui, à la nuit tombée, vêtue de haillons, et quitter le Château, l'aube venue, chevauchant à cru une jument pie.

Sang-Dragon, qui, par on ne sait quelle intuition démoniaque, semble avoir tout compris de ce qui se passe dans la tête de Joséphine, et sans doute sous le coup des verres d'alcool qu'il a engloutis sans discontinuer, grommelle, en attrapant la jeune fille par le bras :

– Tu voudrais bien qu'il fasse passer sa tristesse avec toi, hein, ma belle oie ? Tu voudrais bien qu'il te chevauche ?

– Monsieur, je me marie dans moins d'un mois, et je suis grosse !

– Alors, justement, profite-en ! Après, ton homme te foutra des raclées !

– Mais, monsieur, je suis promise, je vous dis ; je vais avoir un petit ! insiste Joséphine en posant une main sur son ventre.

– Allez, ne fais pas ta mijaurée. T'en meurs d'envie ! T'es comme toutes les femmes : tu voudrais bien savoir si son boudin est bleu ou rose !

Sang-Dragon n'a pas le temps de finir sa phrase. Il n'a pas vu venir Giobert, qui se tient maintenant debout à côté de lui, arrache sa main en racine d'arbre, toute râpeuse, du bras de Joséphine, et, s'adressant à la jeune femme, lui dit en néerlandais, langue qu'il pratique – comme beaucoup d'autres d'ailleurs, ce qui aux yeux de certains est bien la preuve qu'il a commerce avec le diable – avec ses amis commerçants de La Haye :

– *Dat zijn maar blauwe bloempjes.*

– Je ne comprends pas ce que vous me dites, monsieur Giobert, articule Joséphine, heureuse d'être délivrée et effrayée malgré tout par cet homme bleu qui parle une langue si bizarre.

– « Ce ne sont que de petites fleurs bleues. » « Ce ne sont que des mensonges », voilà ce que ça veut dire. N'écoute pas ce vaurien. Ça n'a aucune importance. Aux Pays-Bas, le bleu est l'attribut des menteurs, des hypocrites, des trompeurs,

des judas, ajoute Giobert, qui retourne contre lui l'argument censé le défendre.

– Vous n'êtes rien de tout cela, monsieur Giobert, dit Joséphine.

– Qui sait ? rétorque Giobert en prenant un air mystérieux...

Le repas se termine sur cette note inquiétante. Les compagnons de la mezzanine saluent Giobert, qui est le seul à descendre et qui quitte l'assemblée le premier, comme d'habitude. Sur le pas de la porte, il remet sa veste de buffle, repasse sa casquette de loutre. Joséphine a juste le temps de lui glisser un « merci », du bout des lèvres. Aussi, lorsqu'il ressent le froid glacial de la rue, il peut retenir pour quelques secondes encore la sensation de la main de la jeune femme qui a frôlé la sienne et la présence fugace du parfum de sa peau, mélange de sueur acide et d'eau de rose. Retrouvant sa calèche sous le porche de la manufacture de tabac, il a le temps d'en regarder la façade, sur laquelle figurent encore deux écussons dont les armoiries ont disparu, martelées durant la Révolution. Les genoux protégés par une fourrure épaisse, Giobert fait claquer son fouet sur l'encolure de son cheval. La nuit est noire, et la neige épaissit le silence. Durant le voyage de retour, une image récurrente défile devant les yeux de Giobert : la grosse bouche pulpeuse de Joséphine, très rouge, toute humide comme un fruit mûr, qui répète inlassablement la même phrase : « Je suis promise. »

C'était donc ça ! Quand la voiture est arrivée dans la dernière cour du Château, Giobert a bien senti que le cheval se raidissait. Et quand il a conduit l'animal fumant de sueur à l'écurie, il a pensé que quelque chose était advenu. Les bêtes sentent toujours les distorsions dans l'agencement habituel des faits, l'inattendu dans l'appareil de l'existence, les accès subits de confusion mentale, l'événement qui vient de derrière les cloisons de la Terre. Maintenant, devant les marches qui mènent à la grande porte d'entrée, il comprend. Ce gros sac à moitié recouvert de neige a été déposé là par un inconnu. C'est sans doute une vengeance. Un ballot rempli d'excréments ou de fumier, ou de carcasses de moutons, ou de têtes de rats coupées, une pâture de cervelles ou une bouillie de pattes de renards – destiné à lui jeter un sort. Un paysan mécontent. Un tanneur qui s'est cru floué. Un teinturier auquel il a refusé un travail. Tant de gens peuvent lui en vouloir.

Il pourrait s'occuper immédiatement de cette question somme toute anecdotique, prendre une pelle, une fourche, jeter le paquet au feu, dans un bac de chaux ou dans le bassin du lavoir. Mais il est tard. Il suffit de déplacer légèrement l'amas de chiffons qui obstrue le passage pour réussir à ouvrir la porte. Il pose sa lanterne à carbure et, tandis qu'il

se penche pour effectuer la manœuvre, il est soudain surpris par le poids, la texture, le volume du paquet. À mesure que ses mains parcourent l'étrange ballot, le tâtent, une évidence s'impose : le sac n'est pas un sac, mais un corps replié, recroquevillé dans un épais manteau couleur soleil rouge. Avec beaucoup de précautions, Giobert prend le corps dans ses bras et le dépose dans la pièce où brûle en permanence un énorme feu de cheminée : la bibliothèque – là où il lit, travaille, recherche, crée ; son espace le plus personnel, le plus intime, celui qu'il a mis toute une vie à construire.

Le corps est un corps blessé, maculé de sang, un corps de jeune fille, trempé comme une soupe, qu'il va falloir laver et panser. Avec le développement de cités comme Aix-les-Bains et Chambéry, villes de cures et de casinos, des filles publiques errent fréquemment dans les villages de Savoie, pour beaucoup italiennes, jetées des cafés où elles travaillaient, domestiques renvoyées par leurs maîtres, « vedettes » de cafés-concerts qui ne font plus recette. Si l'on excepte la richesse extravagante de son manteau, la jeune fille est pauvrement vêtue. Ce n'est ni une demi-mondaine, ni une femme de haute galanterie, ni une pensionnaire de maison de tolérance, plutôt une de ces gamines qui racolent du côté des casernes et des manufactures, qui ne cherchent qu'un « coucher », et qui n'ont pas seize ans. Giobert en est sûr, ce n'est ni une mendiante ni une ouvrière de la filature. Il décide de la soigner.

La jeune fille ne semble pas vouloir se réveiller. La voilà entièrement nue. Elle est blanche et molle, grasse. Sa belle tête ronde et pleine ressemble à une lune. Ses cheveux noirs sont lissés d'huile. Ses seins sont pleins, et l'on verrait bien sortir de ses cuisses, de sa source rousse et laiteuse, salée, des enfants en ruisseau. Si ce n'étaient tous ces points rouges qui parsèment son corps comme transpercé en maints endroits, on pourrait dire qu'elle est d'une beauté parfaite. Son travail

terminé, Giobert habille la jeune femme avec les seuls vêtements qu'il possède : des habits d'homme, un peu larges, un peu grands, mais propres et chauds. Puis il repose la jeune fille devant le feu de la cheminée et attend qu'elle se réveille, jetant au feu les linges souillés utilisés pour nettoyer ses blessures, qui dégagent en brûlant une odeur âcre. Quand elle ouvre enfin les yeux, il constate qu'elle les a larges comme des amandes vertes : couleur de gentiane. Elle ne sue plus le désir par tous ses pores, mais son regard, très jaune, fixe, brûlant comme un quignon frotté d'ail, est prompt à dérégler toutes les imaginations. Ses yeux, dans ce visage, lui confèrent comme une inquiétude, de celle qui use, qui fatigue, qui vieillit. À mesure que les secondes passent, que lentement elle sort de sa léthargie, son halètement de biche poursuivie se calme. Giobert se fabrique une certitude, peut-être fausse : cette jeune fille, pense-t-il, vit dans un monde où ni lui ni ses phrases n'ont accès. Le monde de la grande prétention au bonheur.

– Tu as un oiseau dans une cage d'or...

Ce sont ses premiers mots. Et qui ne sont pas une question.

– Tu as un oiseau dans une cage d'or...

– Oui.

– Un oiseau bleu, ajoute la jeune fille, qui ne semble guère troublée à l'idée que cet oiseau soit un canari, qui d'ordinaire est plutôt de couleur jaune.

– Oui.

– Pour quoi faire ?

– Mon oiseau est de la couleur du temps, rien de plus normal.

– Aucun regard ne peut l'entrevoir. Aucune main ne peut le toucher. Aucun plomb de fusil, l'atteindre...

Giobert sourit :

– On dit aussi qu'on ne le voit plus dès lors que la réalité apparaît.

– Tu as beaucoup de livres...

– Oui.

– Pour quoi faire?

– Pour connaître le monde. Pour savoir.

– La connaissance... Chacun la cherche à sa manière...

Comme le Jugement dernier que chacun porte en soi...

– Je me souviens d'un voyage, enfant, en direction d'une ville située à quinze milles d'Asti, dans une voiture tirée par deux bœufs paisibles. Quelle épopée! J'étais sûr que le monde était en train de s'ouvrir à moi.

– Et il ne s'est pas ouvert?

– Disons, avec une certaine précipitation... D'où viens-tu?

– Qu'importe.

– Tu as faim?

– Non.

– Soif? Tu veux un vin chaud?

– Non.

– Qui es-tu? Tu sembles un peu... sauvage?

– *Sauvage*? Quand les beaux jeunes hommes et les belles demoiselles partent en carriole pour aller goûter et danser sous les charmilles et qu'ils me croisent sur la route, ils ne m'invitent jamais à monter.

– Pour quelle raison?

– L'été, quand l'orage gronde, je m'abrite toujours sous les hêtres. Il paraît que ça ne se fait pas. Un jour, j'ai cru voir un cavalier habillé de blanc, avec une toque de velours noir à plume rouge, sortir de la terre. On a dit que j'avais des hallucinations.

– Tu fuis quelqu'un ou quelque chose, n'est-ce pas?

– Il y a plusieurs semaines, un chirurgien est venu me perforer le corps avec un stylet aigu. Il cherchait le *sigillum*

diaboli, le point insensible qu'on peut piquer sans provoquer l'issue du sang. Il aurait pu aussi m'arracher les ongles des mains et des pieds!

– Il cherchait le sceau du diable?

– Oui... Il assure l'avoir trouvé. Quand ils sont venus me chercher, j'ai « regardé par terre » et j'ai « marmotté, à part ». Un indice, selon eux, qui ne trompe pas.

– Mais que te reprochait-on?

– D'entendre des cloches dans ma tête, des roulements de tambour, de rester plusieurs heures dans mon lit, courbée comme l'arche d'un pont au point que mes talons viennent frapper ma nuque.

– Mais tu as réussi à prendre la fuite...

– C'est facile face à des hommes gagnés par l'alcool... J'ai attendu la nuit et je me suis jetée dans le noir. Mais, mon Dieu, par ce froid, la route de Seyssel est interminable.

– Tu aurais pu mourir...

– Non. Il fallait que je te voie.

– Je ne te fais pas peur? finit par demander Giobert en découvrant son visage bleu.

– Non. Et moi, qui suis peut-être possédée de Python ou de l'esprit de divination, tu ne me crains pas?

– Rien chez toi ne m'effraie.

– Rien chez toi ne me heurte. Tu ne vois pas ma marque diabolique, je ne vois pas ton visage bleu. Et tu m'as vue nue, n'est-ce pas... alors tu me connais...

– Pourquoi dis-tu que tu devais me voir?

– Pour trois raisons. Voici la première, dit la jeune fille en tendant à Giobert une étoile à cinq branches.

– Un pentacle?

– Le symbole de la perfection. À partir de maintenant, il t'accompagnera chaque jour. Et voici une deuxième chose, ajoute-t-elle en lui tendant une fiole de couleur bleu nuit.

– Un breuvage ?

– Ouvre.

Apercevant un grain noir, Giobert a un mouvement de recul :

– Du curare ?

– Et du meilleur. Il vient du Brésil. J'ai vu un Indien en mourir. La flèche empoisonnée qui est tombée sur lui était destinée à un oiseau. L'homme a ôté de son dos ses carquois et ses flèches, et il s'est allongé sur l'herbe, a semblé éprouver une espèce d'étourdissement, une fatigue. On avait l'impression qu'il s'endormait. Dix minutes après, il était mort, ajoute la jeune fille tout en regardant intensément l'oiseau bleu dans sa cage. Peut-être auras-tu un jour besoin de ce curare... au sommet d'une montagne... Garde-le toujours avec toi...

– Et quelle est la troisième chose ?

– Un homme va venir te voir. Écoute bien tout ce qu'il a à te dire. Rien n'est plus important.

– Quand ?

– Je ne sais pas, je ne suis pas une cartomancienne ! Allez, dormons. Tu m'as sauvé la vie, je t'ai offert trois présents. Nous sommes quittes. Allons retrouver la nuit et nos désirs les plus secrets. Va retrouver ton désir de bleu.

– Et toi ?

– Mon désir inassouvi d'enfant.

Cette nuit-là, Giobert décide de la passer dans la bibliothèque. Pour veiller sur la jeune fille et ne pas perdre une miette de joie, de la joie si impalpable, si incompréhensible que cette rencontre lui a procurée. Avant de rejoindre son fauteuil de veilleur nocturne, il prend dans sa paume la main de la jeune fille qui dort déjà et sent les lentes pulsations de

ses veines, entend les charrois de ses ruisseaux de sève et son sang qui bat à grands coups sourds, et tout son être paisible gorgé d'une épaisse boue de vie, d'une saumure humaine. Tandis que les braises du feu s'amenuisent lentement, entonnant un chant de plus en plus ténu, il pense que son travail créateur devrait avoir pour but de transposer cette joie – tout bouleversé qu'il est par cette jeune fille dont il ne connaît même pas le nom, et qui lui semble d'une intelligence si sûre et si patiente. Un instant, il songe qu'il pourrait la tuer, elle qui est sans défense, qu'il pourrait s'en aller dans cette vie qui n'est pas à lui, qu'il pourrait la suivre un moment, cette vie, puis qu'il pourrait la quitter au moment où il faudrait frapper, où ça deviendrait pénible de revenir dans la vie de son corps après avoir emprunté celle de l'autre corps. Mais il n'en fait rien, il prend doucement le grand manteau couleur soleil rouge et en recouvre le corps de la jeune fille. Au revers est écrit un nom qu'il n'avait pas remarqué, à l'encre noire, en larges lettres gothiques, sur un morceau de tissu cousu à gros points : Asmodée. Puis il sombre à son tour dans un profond sommeil, songeant que cette jeune femme n'existe peut-être pas. Qu'il vient de l'inventer. Que la vie n'est qu'une ivresse, un mensonge, et qu'il faut pour la supporter, naturellement, inventer des rencontres. Comme celle-ci. Avec cette jeune fille qui est comme une vérité mangeable. Comme un rêve forcé qui lui ouvre un monde de découvertes, qui lui fait voir dans la nuit. Tout cela, oui, avant de sombrer dans un profond sommeil – le sommeil d'Asmodée.

Le jour est levé depuis longtemps. Bien que tout soit dans un brouillard épais, la clarté suffisante confirme ce que Giobert craignait. Il a découvert le feu, soufflé sur les braises, frotté son visage qui le démange. Il n'a plus aucun doute : la jeune femme a disparu. Son manteau couleur soleil rouge est toujours là, mais elle, la jeune fille, n'est plus dans la pièce. Il a beau parcourir la bibliothèque en tous sens, visiter les salles attenantes, s'arrêter aux portes fermées à clef, c'est désormais une certitude : la jeune femme a quitté les lieux. Et pourtant, c'est à n'y rien comprendre. Il sent comme une présence. Comme si quelqu'un était là, l'observait, le suivait du regard. Giobert se sent épié. C'est une réalité : il n'est pas seul. Quand il revient dans la bibliothèque, il aperçoit un homme, debout, qui lui fait face et tient dans sa main l'étoile à cinq branches avec laquelle il joue plus qu'il ne l'examine. Après un temps d'arrêt, celui de la surprise, de l'hésitation, Giobert lui enlève poliment le pentacle des mains. Après l'avoir posé dans un tissu qu'il plie soigneusement, il le range dans un des tiroirs d'un petit secrétaire à serrures de cuivre, puis demande :

- Que faites-vous ici ?
 - Ce que j'ai à y faire, répond l'inconnu.
- Giobert, comme pétrifié, ne sait que dire.

- Elle est partie, n'est-ce pas ? poursuit l'homme.
- De qui parlez-vous ?
- Tu sais bien... Celle qui t'a prévenu de ma visite...
- Oui, répond Giobert, gémissant tout seul entre ses dents.
- Les femmes sont pareilles aux volcans. Pour les comprendre, il faut faire comme ce philosophe de l'Antiquité...
- Empédocle ?
- Oui, Empédocle. Il faut se jeter dedans, lance l'homme, comme pour lui-même, sur le ton d'un individu qui ne doit pas faire dans les bonnes manières.

C'est un grand gaillard à barbe courte, aux yeux un peu verts, avec un de ces nez parfaits qu'on voit seulement dans les visages de race, et de larges mains pleines d'intrigue et d'orgueil.

Profitant du silence qui suit les propos du colosse, Giobert, se plongeant dans l'observation de ce dernier, commence à comprendre à qui il a affaire. Le doute disparaissant, une certitude s'installe : il est en face du Cavalier Bleu. Celui qui n'apparaît qu'aux grands maîtres de l'indigo. Beaucoup en parlent, mais peu ont réellement reçu la visite de ce fameux Cavalier qui ne connaît ni peuple ni frontière, et qui ne revendique pour seule humanité que la couleur bleue – la plus pure, la plus voluptueuse, celle qui exige qu'on renonce à tout pour lui prêter allégeance. On raconte qu'il dégage des sortes de « vapeurs » qui ont la faculté de stimuler la région du cerveau qui est le centre de l'imagination. Ceux qui les respirent voient soudain augmenter à l'infini les capacités de leur imagination ; quant aux pensées qui traversent alors leur esprit, elles prennent forme sur-le-champ et leur paraissent réelles.

Le Cavalier Bleu a parcouru le monde de toutes les réalités et de tous les rêves. Il est le maître des eaux vert-bleu des fjords et des anciennes vallées glaciaires, de tous les bleus intrépides de la mer Égée, et du bleu-violet de l'héliotrope

du Pérou. Il peut tenir l'horizon dans ses mains, brûler tous les yeux faïencés. Ne peuvent croire en son existence que ceux qui l'ont réellement vu. Les autres hurlent au mirage et au mensonge. Mais le voir apparaître est un privilège qui entraîne des devoirs. Assez tergiversé, pense Giobert en lui-même, le Cavalier Bleu est là, devant lui, et c'est déjà comme une reconnaissance de sa valeur, une victoire :

– Maître.

L'homme tend la main à son serviteur et sourit :

– La vérité, c'est qu'un pacte nous lie l'un à l'autre.

– Le pacte du bleu, comme entre moi et mes marchands ?

demande Giobert.

– Non. Il ne s'agit pas ici de commerce.

– Seule la beauté nous anime ?

– Nous anime et nous lie.

– Notre visée unique, notre but suprême, c'est donc l'azur.

– Exact, Giobert. Bien, très bien. Je n'en attendais pas moins de vous...

– Mais comment l'atteindre ? interroge l'indigotier, anxieux, conscient qu'un rôle nouveau lui est dévolu dans la grande combinaison architecturale du bleu.

Prenant possession des lieux, le Cavalier Bleu s'installe dans le fauteuil qui fait face à la cheminée et demande à Giobert de venir s'asseoir à ses côtés, comme si cette maison était devenue la sienne :

– Craignez-vous le danger ?

– Je crains moins le danger que mon épouvante.

– Ne craignez aucun des deux.

– Je veux bien essayer de vous croire.

– Êtes-vous prêt à abandonner un peu de technique ?

– J'ai toujours pensé que le seul moyen de faire faire des progrès aux arts consiste à les assujettir à une théorie, à une technique...

– Oubliez tout cela. Regardez le daguerréotype, le chemin de fer : ils ne servent plus aujourd’hui qu’aux militaires et aux policiers. Il faut débarrasser le progrès de l’utile, l’assujettir à l’âme.

– À l’âme ?

– Bien évidemment. Il faut faire voisiner les conseils pratiques et opératoires avec les considérations allégoriques et symboliques.

– Mais tout de même, l’indigo, c’est d’abord une suite de gestes techniques : prendre, choisir, cueillir, piler, broyer, plonger, faire bouillir, laisser macérer, délayer, remuer, ajouter, filtrer...

– Ce qui se passe à l’intérieur de vos récipients est toujours de l’ordre de la métamorphose, opération dangereuse, sinon diabolique, qui nécessite beaucoup de précautions dans la sélection et l’utilisation du contenant...

– Maître, les vérités éternelles...

– Je vous arrête tout de suite, Giobert, il n’y a pas de vérités éternelles, mais seulement des étapes dans l’enchaînement mouvant des savoirs ; comme il n’y a pas d’Histoire, mais une suite infinie d’instant. Ce que je vous demande va vous engager pour le restant de vos jours. Tout autour de vous, partout où se porte votre regard, je vous demande de ne plus percevoir que les couleurs ancestrales et éternelles du monde, et, parmi elles, le bleu.

Pour la première fois depuis le début de leur dialogue, une certaine chaleur amicale semble passer entre les deux hommes, la distance entre le maître et l’élève est comme abolie : du travail de l’un dépend le succès de l’autre. Après un temps d’arrêt, le Cavalier Bleu répond à la question posée par Giobert :

– Pour que la couleur existe, trois éléments sont indispensables : la lumière, l’objet sur lequel tombe cette lumière, et un regard qui envoie et reçoit. Un concours va avoir lieu, en avril prochain, à Aiguebelle...

– J’ai déjà gagné ceux de Bonneville et de Grenoble.

– Ceux du « Bleu de Soir » et du « Bleu de Lune »... Je sais. Pourquoi croyez-vous que je sois venu ?

Giobert sent monter en lui une sorte de vertige, de chaleur qui lui fait battre les tempes – une fierté inquiète.

– Afin que je vous serve, maître ?

– Vous connaissez l’expression : « Le bleu naît du ciel » ?

– Oui.

– Je veux que vous prépariez pour ce concours un bleu né du ciel.

– Un « Bleu de Ciel » ?

– Oui. Et que ce « Bleu de Ciel » gagne le concours.

– Comment y parviendrai-je ?

– Avec ceci, répond le Cavalier Bleu en tendant à Giobert une petite boîte en or contenant, sous forme de boulettes de 0,10 gramme, de l’opium. Les ulémas, religieux du Bosphore, en absorbent comme chez nous on boit du café ou du thé. Prenez-en en même temps que vous en mettez dans la mixture d’indigo, la communion entre vous et la matière se fera d’autant mieux. Mais la meilleure des drogues reste votre désir d’apprendre, et votre victoire sera d’autant plus belle que vous n’utiliserez pas l’opium...

Soudain, alors que le Cavalier Bleu poursuit avec Giobert son dialogue autour du bleu, le Maître s’arrête brusquement, tel le sanglier entré dans un bois de mélèzes, lequel, appuyé contre le tronc d’un arbre, bouleversé par la fatigue, tente de se reposer, mais comprend que ses poursuivants sont sur ses talons. Le souffle court, le mufle en sang, couvert de boue, le voici soudain habité par une panique terrible :